

Fan WU

Une si jolie robe

Roman traduit de l'anglais
par Prune Cornet



Éditions
Philippe Picquier

Titre original : *February Flowers*

© 2006, Fan Wu

© 2008, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

© 2011, 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Blue Jean Images, Getty Images

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-1331-2

ISSN : 1251-6007

*A mes parents
et à Xiang, Ye, Tong et Bo,
mes quatre frères*

Peu après mon divorce, je déménage dans un studio à cinq rues de l'université où j'étais étudiante il y a douze ans. La bâtisse grisâtre à ornements de stuc a un petit air de tour de Pise, c'est une ancienne maison de famille que la propriétaire, une épicière aujourd'hui bailleresse, a transformée en six appartements. Le mien est au dernier étage mais la vue est bouchée par une forêt de bâtiments commerciaux en construction. La propriétaire voulait me faire signer un bail d'un an, mais je n'ai accepté que pour six mois. Je sais que dans moins d'un an, comme d'autres immeubles délabrés de deux ou trois étages dans le quartier, le sien est voué à la démolition : il fera place à une autre tour.

J'aurais pu, comme la plupart de mes amies, m'installer dans le quartier beaucoup plus moderne de Tianhe, mais j'aime la petite allée pavée devant mon immeuble : les personnes âgées s'y rassemblent en fin d'après-midi, à l'ombre d'un banian ils jouent au mah-jong ou chantent des airs d'opéra

cantonais. De l'autre côté de l'allée se trouve un immeuble semblable au mien. Le linge sèche aux balcons couverts de fleurs, de roses, de chrysanthèmes, de lis et d'hibiscus ; les Cantonais aiment les fleurs, avec infiniment de goût ils en garnissent des jardinières pour décorer leurs maisons et les rues, c'est un peu de douceur et de beauté dans le paysage citadin. De temps à autre, d'un balcon, on entend une femme d'un certain âge hurler en cantonais, à l'adresse de quelqu'un de sa famille, que le dîner est prêt.

Tous les matins, je me réveille au son du craquement des os tranchés à la feuille par la propriétaire. Elle habite juste en face de chez moi et a toujours vécu à Canton. Passionnée de cuisine, elle m'a appris à faire le poulet au sel, le ragoût de bœuf en cocotte de terre et la soupe de raviolis aux crevettes. Quand il fait chaud, elle prépare du thé glacé et m'en réserve une tasse. Après avoir goûté aux saveurs de diverses cuisines régionales, j'avoue ma préférence pour les saveurs cantonaises, douces et rafraîchissantes.

Le week-end, il m'arrive d'aller sur l'île de Shamian pour lire sur la plage de la rivière des Perles. Toutes les maisons anciennes de style occidental y sont bien entretenues avec leurs murs blancs, leurs rampes en fer forgé sur les balcons ombragés par des banians, et leurs portes en bois sculpté. Elles me replongent au XVIII^e siècle, sous les Qing, à l'époque où le gouvernement avait permis aux Européens comme aux Américains d'y

créer une zone commerciale. Des tours se sont élevées de chaque côté de la rivière. Le luxueux hôtel du Cygne Blanc ne désemplit plus depuis qu'il est devenu le point de ralliement d'étrangers désireux d'adopter de petits Chinois. Je rencontre souvent des couples d'Occidentaux sur la plage, tenant dans leurs bras une petite Chinoise qu'ils projettent de ramener chez eux. Un jour, un couple de Suédois m'a abordée pour me demander de leur suggérer un joli nom chinois pour leur enfant tout juste adopté.

Dix années passées à Canton m'ont rendue amoureuse de cette ville, pas seulement pour la douceur de son climat mais aussi pour le calme, la générosité et le pragmatisme de ses habitants. Je n'avais pas perçu tout cela lorsque j'y étais étudiante. En dix ans, la ville s'est transformée et de concert avec elle, de façon subtile, l'âge et l'expérience aidant, j'ai moi aussi changé. Comme chez tout Cantonais qui se respecte, ma voix traîne involontairement en fin de phrase quand je parle mandarin, ma langue maternelle ; j'aborde invariablement mon dimanche matin dans une maison de thé avec un choix de *dim sum* accompagnés de nombreuses tasses de thé. Pour le Nouvel An, j'achète un petit oranger sur lequel j'accroche, comme le veut la coutume, de petites enveloppes rouges censées me porter chance.

Je deviens citoyenne de ma ville adoptive, je m'y intègre et je m'y fonds.

Je suis rédactrice dans une maison d'édition qui publie des ouvrages de référence et des manuels scolaires. C'est bien payé, mais pour moi c'est juste un travail comme un autre. Je pars à huit heures, rentre à cinq, je ne m'y attarde jamais. En sortant du bureau, je flâne souvent jusqu'à la librairie Tianhe, histoire de me tenir au courant des dernières parutions en littérature. Parfois, le soir, je sors dans un bar ou un café avec mes collègues ou mes anciens camarades de classe.

Nous parlons boulot, mode, politique ou d'autres sujets qui nous tiennent plus ou moins à cœur. A nouveau célibataire, j'apprécie leur compagnie. Pourtant, quand je les écoute, il m'arrive de songer à tout autre chose : pensées furtives et aléatoires qui se glissent subrepticement, sur un livre, un incident de mon enfance ou une personne singulière que je viens de croiser dans la rue. Rien de bien important. Si je laisse mon esprit divaguer, je finis toujours par repenser à Miao Yan, une amie du temps de l'université. Je ne l'ai pas vue depuis plus de dix ans. Pendant près de onze mois, nous avons été très proches – enfin, c'est ce qu'il me plaît de croire – mais aujourd'hui j'ai l'impression que je ne sais presque rien d'elle ni de sa vie.

Un samedi matin, ma mère m'appelle de ma ville natale située dans une autre province.

— Alors, qu'as-tu l'intention de faire ? me demande-t-elle après s'être inquiétée du temps et du coût de la vie à Canton.

— J'ai un bon boulot et beaucoup d'amis ici.
— Tu n'es plus une petite fille. Tu as presque trente ans. Une femme de ton âge devrait déjà être mariée.

— Maman, je l'ai été. Enfin, j'ai essayé.

— Mais tu ne nous l'as dit qu'après, à moi et à ton père. Si seulement tu nous en avais parlé, si tu nous avais écoutés...

— Tu viens de le dire, je ne suis plus une petite fille.

Je souris. Nous avons déjà eu cette conversation des dizaines de fois. J'aurai beau m'évertuer à lui expliquer, elle ne comprendra jamais.

Silence à l'autre bout du fil. Et puis :

— Un ami de ton père a appelé hier. Son fils vient d'être muté de Pékin à Canton. Il a trente-quatre ans, divorcé lui aussi et sans enfant. Il est ingénieur.

Ma mère s'éclaircit la voix et poursuit doucement :

— Tu devrais le rencontrer.

— Ne t'inquiète donc pas pour moi...

— Je ne comprends pas...

— Je vais bien. Je sais prendre soin de moi. Dis à papa de ne pas s'en faire. De nos jours, tout le monde se fiche de savoir si on est divorcé ou non.

Je m'assieds sur le lit et me regarde dans le miroir en pied : un col roulé sans manches dernier cri, un jean délavé taille basse, coutures surpiquées de jaune sur les côtés, des cheveux bruns en queue-de-cheval, étincelants dans la lumière du

soleil qui filtre par la fenêtre, et deux grosses boucles d'oreilles en argent qui oscillent au-dessus de délicates épaules bien dessinées.

Je suis surprise de voir à quel point je ressemble à Miao Yan, exception faite de la queue-de-cheval.

— La Chine, ce n'est pas l'Amérique, finit par dire ma mère.

— Comment va papa ?

Le lendemain, je passe la matinée à nettoyer ma chambre. Comme toutes les grandes villes, Canton déborde de voitures et manque de verdure. Deux jours sans épousseter mon bureau et le voilà couvert d'une fine couche de poussière. Tandis que je range mes bouquins, j'écoute un vieil enregistrement de Paganini, un disque que j'ai acheté l'an passé dans une brocante. Je jouais du violon mais je n'y ai plus touché depuis mon diplôme. Parmi les livres, je retrouve un recueil de poèmes composés par les élèves de l'université, quelques-uns sont de moi. Après toutes ces années, je me souviens encore de ceux que j'ai écrits, plutôt mélancoliques dans l'ensemble, reflets de cet âge tendre d'une jeune fille à peine sortie de l'enfance.

Le plus gros du travail consiste à remettre de l'ordre dans ma garde-robe. Même en me changeant deux fois par jour pendant un mois, je n'en aurais pas fait le tour. Je me suis mise à faire les boutiques en dernière année d'université. Au début, c'était juste pour les entretiens d'embauche

et puis c'est devenu mon péché mignon et mon dressing s'est vite trouvé envahi.

La boîte blanche est posée dans un coin de ma chambre, tel un cube de glace. A l'intérieur, une robe noire à bretelles satinées et un chemisier de soie à fleurs. Ils appartenaient à Miao Yan, maintenant ils sont à moi. J'essuie la boîte, la remets à sa place.

L'après-midi, je me rends au bureau des anciens élèves. Je postule auprès d'une école américaine pour un troisième cycle et j'ai besoin de copies de mes diplômes pour mon dossier de candidature. Tandis que j'attends dans le hall d'accueil qu'elles soient dûment signées et tamponnées, une jeune femme d'une trentaine d'années me rejoint. Elle porte un tailleur-pantalon rouge vif, un collier de perles et semble sortie tout droit d'un entretien d'embauche. Elle dit avoir besoin des duplicatas de ses diplômes pour émigrer au Canada avec son mari et sa fillette de cinq ans.

— J'ai pris des cours de cuisine, dit-elle en haussant les épaules comme une Occidentale. Il paraît que les chefs cuisiniers gagnent mieux leur vie que les bibliothécaires. Et puis, qui m'embaucherait comme bibliothécaire au Canada, de toute façon ?

— Vous avez suivi le cursus de sciences de l'information et de la communication ?

— Oui, de 89 à 93.

— Moi, j'ai fait ma première année en 91.

— Alors vous savez à quoi ressemblait l'université à l'époque. Aujourd'hui c'est comme un centre-ville. Il y a des bus qui vont en ville 24 heures sur 24, et toutes les semaines un nouveau restaurant de fruits de mer ouvre ses portes. Les étudiants roulent à vélo, portable à l'oreille.

Elle se dirige élégamment jusqu'à une longue table, prend une cruche en verre pour se verser de l'eau dans un gobelet en carton et boit à petites gorgées.

— Vous connaissez Miao Yan ?

Mon cœur s'emballe brusquement en posant cette question.

— Ça me dit quelque chose.

— Vous étiez dans la même classe.

— Ah, cette grande perche ! Elle venait du Sichuan, non ?

— Non, du Yunnan.

— Peut-être bien. Elle me regarde avec curiosité. Et vous, comment l'avez-vous connue ?

— Le hasard. Vous l'avez vue ? Vous savez où elle se trouve ?

— Mmm... Non, pas vraiment. Nous n'avons jamais été très proches. Elle faisait toujours bande à part ; je ne pense pas qu'elle se soit fait des amies dans notre classe.

Elle se lève à l'appel de son nom par l'administrateur, ajuste sa veste, son pantalon. Juste avant de franchir la porte, elle se retourne brusquement.

— Ça y est, je me souviens ! Elle a émigré aux Etats-Unis il y a quelques années. Je ne sais pas

comment elle a fait. Mais quelqu'un m'a dit qu'il l'avait rencontrée dans une boutique du quartier chinois de San Francisco l'an dernier. Croyez-le ou non, elle en était la propriétaire !

Je la remercie et lui souhaite bonne chance avec l'émigration.

Cette nuit-là, submergée par l'émotion, je n'arrive pas à fermer l'œil. Je me rappelle le soir où j'ai rencontré Miao Yan pour la première fois. Des détails si précis remontent à la surface, c'est comme si je regardais un film : la lune basse dans le ciel, le ciment blanchâtre du sol, les yeux brillants de Miao Yan, sa chemise qui flottait, sa façon d'allumer sa cigarette et d'exhaler la fumée. Tout est gravé à jamais dans ma mémoire.

Après m'être perdue un long moment dans ces souvenirs, je me lève et m'empare de la boîte blanche. J'enfile la robe noire dans la salle de bains, elle me va encore comme un gant. Je m'observe dans la glace un temps infini. Dans ce reflet, dans mes yeux pétillants, c'est Miao Yan que je vois, c'est moi aussi à dix-sept ans.

—

— Nouilles ! Nouilles du Chef Kang !
Cinquante centimes le paquet !

Un dimanche après-midi, une fille a frappé à la porte ouverte de ma chambre avec un grand sourire, un carton blanc entre les jambes, une grosse liasse de billets dans une main. Ses longs cheveux épars s'étaient collés sur ses joues rosies où ruisselaient quelques filets de sueur.

— Tu fais partie de l'Association des élèves ? demanda Pingping, ma compagne de chambre, en plissant les yeux, circonspecte.

— Non, mais eux les vendent soixante centimes le paquet. Faites vos comptes !

Elle renvoya ses cheveux en arrière et croisa les bras.

— Qui nous prouve que ce sont de vraies « Chef Kang » ?

Donghua, mon autre compagne de chambre, sortit la tête de sa moustiquaire. Elle tricotait un pull sur son lit depuis midi. La semaine d'avant, elle avait acheté au rabais plusieurs paquets de nouilles Kang à un petit vendeur de rue et avait eu la courante pendant trois jours.

— Tant pis ! D'autres en profiteront.

Elle se pencha pour ramasser sa boîte, la hissa sur son genou droit puis sur sa poitrine. Les pointes en métal des talons aiguilles de ses chaussures en cuir noir scintillaient au soleil.

Avant qu'elle se dirige vers la chambre suivante, je posai mon livre et l'interpellai :

— Donne-m'en dix paquets.

De tromperie sur la qualité des nouilles, il n'y en avait pas ; en revanche, j'ai découvert plus tard

que l'Association des élèves les vendait quarante centimes le paquet.

Telle fut ma première rencontre avec Miao Yan, à l'automne 1991. Bien sûr, je ne savais pas encore son nom. J'avais seize ans et je rentrais à l'université Sun Yat-sen de Canton, dans le Sud, une des villes les plus prospères de Chine.

Je l'ai revue un mois plus tard. Ce soir-là, je dînais avec quelques camarades de classe dans un restaurant du campus, notre table était voisine de la sienne. Visiblement éméchée, elle jouait au jeu de la mourre avec deux gars qui pouvaient à peine soulever la tête. Sur leur table, deux bouteilles de Wu Liang Ye et une douzaine de bières Qing Dao. Battue à plate couture, elle dut se plier au gage fixé et se mettre à danser. Riant à gorge déployée, elle enleva une à une toutes les bouteilles, escalada une chaise pour grimper sur la table qui tangua un peu sous son poids. Dans sa robe blanche à longues manches, les cheveux en chignon, elle m'apparut telle une déesse sous la lumière tamisée.

— Qu'est-ce que vous reluquez ? cria-t-elle à quelques hommes installés à une table de coin. Si vous n'avez jamais vu de nana, rentrez chez vous lorgner votre maman !

La remarque déclencha l'hilarité générale. Elle n'y prêta aucune attention et se tourna vers les deux hommes attablés avec elle :

— Maintenant je vais danser. Profitez-en pour bien vous rincer l'œil, vous n'aurez pas cette chance la prochaine fois !

Elle commença à tourner, emportée par son élan elle faillit tomber. Quand le gérant du restaurant essaya de la faire descendre, elle se mit à hurler :

— Ne pose pas tes sales pattes sur moi !

Elle sauta de la table et se tordit la cheville gauche en atterrissant sur ses chaussures roses à talons. Elle se déchaussa, lança des jurons en cantonais et sortit pieds nus du restaurant en trébuchant, accompagnée des deux hommes. En quittant les lieux, l'un d'eux jeta par terre un vieux billet froissé de cent yuans.

Je n'ai appris le nom de cette fille que trois mois plus tard. Nous nous sommes revues sur le toit de Xi Wu, un bâtiment de huit étages, la résidence des filles où j'habitais. C'était un samedi soir de printemps, deux mois après mon anniversaire. Ce toit, c'était une étendue de ciment blanc vaste comme un demi-terrain de football. De gros tuyaux et des conduits d'aération couraient le long des murs ; les gardiens y assuraient la maintenance et réglaient les problèmes d'eau ou de chauffage. L'endroit était assez propre, mais il avait mauvaise réputation parmi les filles. Peu d'entre elles s'y aventureraient par peur du vide ou du risque d'une fâcheuse rencontre avec des rats.

J'avais découvert ce lieu par hasard peu après mon arrivée à la résidence. Ce jour-là, quelques-unes de mes camarades et moi, en tant que déléguées du département de littérature, visitions

une chambre modèle au huitième étage : celle de la nouvelle gagnante du grand concours de « la chambre la plus propre de l'année ». Quand les autres étudiantes s'étaient précipitées dans cette chambre lumineuse embaumée par un parfum d'ambiance fleuri et vivifiant, j'avais remarqué à quelques mètres de là un couloir dans le coin nord. Je cherchais justement un endroit tranquille pour y pratiquer le violon le soir. J'y suis donc montée après ma visite et j'ai découvert le toit.

J'y suis souvent retournée jouer du violon. A ciel ouvert, le son se propageait mieux et plus distinctement. J'avais fait partie d'un orchestre au collège et au lycée. Depuis mon entrée à l'université, je jouais juste pour mon plaisir. Cela me reposait des études. Je rejouais les morceaux que je connaissais par cœur, et mon préféré, *Les amants papillons*, était un classique chinois pour violon.

Ce toit me rappelait un peu le grenier de mes parents où l'on trouvait de tout. Quand j'étais petite, j'aimais y monter pour jouer ou rêver aux contes de fées que j'avais lus. A cette époque, mes parents, classés comme intellectuels, habitaient encore la ferme dans laquelle ils avaient été envoyés de la ville de Nanchang pour y être rééduqués pendant la Révolution culturelle. A ma naissance, la Révolution culturelle touchait à sa fin. Mes parents m'ont confié plus tard qu'ils avaient utilisé le grenier pour y cacher soigneusement, sous des monceaux de vêtements, de couvertures et de vieux meubles délabrés, tous

leurs livres proscrits par le Parti. Au collège, je m'étais mise à lire certaines de ces œuvres : *Le livre de la Voie et de la Vertu* de Laozi, *Famille, Printemps et Automne*, trilogie de Ba Jin, ainsi que les poèmes de Byron et de Shelley. Loin d'en saisir toute la portée, je les trouvais néanmoins fascinants.

Une vieille échelle en bois permettait d'accéder au grenier. Bien qu'il fût sombre et étouffant, c'était mon refuge préféré. Dès que mes parents avaient le dos tourné, rien ne pouvait me rendre plus heureuse que de filer au grenier, munie d'une lampe de poche et de mes jouets. J'y dévorais des livres pour enfants, m'amusais et fredonnais les chansons russes que ma mère m'avait apprises. Fatiguée, je piquais un petit somme au milieu de mes livres et de mes jouets. J'avais onze ans lorsque mes parents sont rentrés à Nanchang, ville qui comptait à son patrimoine un passé révolutionnaire et une longue rivière du nom de Gan. Je détestais cette ville, ses maisons sinistres, ses rues surpeuplées et sa population grincheuse. Des années plus tard, je me surprénais encore à rêver de notre ferme.

Ce soir-là, comme de coutume, je m'emparai de mon violon dans son étui de cuir noir, grimpai les marches deux à deux jusqu'au huitième étage et traversai en courant le long couloir qui menait à l'angle nord du bâtiment. Une volée de marches, à peine visible, menait au toit. Chaque fois que

j'agrippais la rampe, elle branlait et grinçait. A la onzième marche – je les avais si souvent comptées –, l'escalier tournait à angle droit jusqu'à une porte en bois à la peinture écaillée et à la poignée si rongée par la rouille qu'elle semblait engobée de sable. D'habitude fermée, elle était ce jour-là, comme une lettre entrouverte, légèrement entrebâillée.

De l'angle sud, la vue donnait sur la cantine des étudiants où se déroulait une soirée. Tous les week-ends, la cantine se transformait en dancing décoré à l'intérieur comme à l'extérieur de guirlandes scintillantes et multicolores. On y jouait le slow des Carpenters, *Rainy Days and Mondays*. Les touchantes mélodies de leurs chansons plaisaient aux étudiants. Face au bâtiment, une longue queue piétinait à l'entrée et serpentait en S jusqu'à la route. Dans sa mouvance impatiente, le S se rétractait puis s'étirait de temps à autre en Z.

L'horloge de la tour de la Cloche venait de sonner onze heures quand j'attaquai les premières notes des *Amants papillons*. Plus je jouais ce morceau, plus il me semblait touchant et profond. A peine mon archer effleurait-il la corde que l'histoire d'amour tragique de Liang Shanbo et Zhu Yingtai me submergeait. Ils mouraient sous mes yeux, je les voyais se métamorphoser en papillons. Au paroxysme, je retenais ma respiration et mes doigts caracolaient sur les cordes. Après avoir posé mon archer, il me fallait fermer les yeux un moment pour retrouver mon calme.

Comme mes camarades de chambre jouaient au poker, je décidai de m'attarder un peu sur le toit. Arrivée à l'autre bout de la terrasse, je me penchai. Face à la résidence s'élevaient un mur de brique rouge et une rangée de palmiers déplumés ; plus loin, le bâtiment blanc à cinq étages avec son département d'histoire, et un vaste terrain de sport en terre battue bordé de quelques bâtisses éclairées de néons où résidaient les étudiants de troisième cycle. Au-delà, je distinguais vaguement l'entrée principale de l'université avec son portail de style ancien, majestueux et solennel, sur lequel figurait, gravé sur une plaque, le nom de l'université.

Ce n'est que lorsque mon regard se posa à nouveau sur le toit que je la vis : assise là dans un coin, genoux serrés l'un contre l'autre. Le ciel était voilé par une fine couche de nuages bas, vert sombre, noirs. La lune éclairait son visage rond. La tête inclinée contre le mur, ses longs cheveux noirs dévalant sur son épaule gauche jusqu'à sa poitrine, elle semblait endormie. Elle portait un pantalon évasé de couleur sombre dont le bas retroussé dévoilait ses fins mollets élancés. Son chemisier de soie diaphane imprimé de grosses fleurs sombres sur fond noir s'enflait et se plaquait au moindre friselis et les fleurs dansaient comme des flammes sur une mer d'encre.

Il me fallut m'approcher pour la reconnaître. Je m'arrêtai à quelques pas d'elle. Que faisait-elle ici ? A cette heure, une fille comme elle aurait dû être à la cantine et danser ! C'était la deuxième

fois que je rencontrais quelqu'un sur le toit. La première fois, j'y avais croisé trois filles ; elles m'avaient souri, surprises, puis après un rapide tour d'horizon leur curiosité avait cédé la place à l'ennui et elles étaient parties. L'une d'elles s'était plainte de trouver l'endroit trop froid, trop vide : « Il n'y a ni banc, ni plantes, ni fleurs, ni aucune autre décoration. »

Je m'apprêtais à la dépasser, certaine que, le temps de faire le tour du toit, elle serait partie. Mais juste à cet instant elle se réveilla ; j'eus l'impression qu'elle avait fait semblant de dormir et qu'elle m'avait sans doute observée du coin de l'œil.

— Bravo, félicitations, dit-elle en applaudissant avec rythme et lenteur. Quelle performance ! Tu loges dans ce bâtiment ?

J'acquiesçai de la tête avant de lui dire :

— Je t'ai déjà vue.

— Ça ne m'étonne pas, tout le monde me connaît.

Elle plissa les yeux pour mieux me voir et s'esclaffa.

— Ça y est, je me souviens de toi ! Tu m'as acheté dix paquets de nouilles déshydratées, ma plus grosse vente de la journée. Je suis sûre qu'elles étaient très bonnes. J'ai fait d'excellentes affaires avec ça mais j'ai arrêté. Trop de gens ont fait leurs comptes...

Elle n'affichait aucun signe de culpabilité.

— Tu es seule ?